

Comment partir à nouveau

Emile Martel

Volume 35, numéro 4-5 (208-209), août–octobre 1993

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31561ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, E. (1993). Comment partir à nouveau. *Liberté*, 35(4-5), 191–206.

ÉMILE MARTEL

COMMENT PARTIR À NOUVEAU

Rapport sur le premier contact avec les autres

Ils ont vu à des signes discrets de ma lassitude que je venais de très loin

Ils ont pu observer dans les pistes que je laissais sur la neige une certaine inclinaison du talon qui révélait le relief accidenté des terres dont je suis originaire

Ils ont su, par les plis multiples de mon écharpe colorée, par la marque laissée sur mon épaule par le sac que je portais pourtant à bout de bras, que nos hivers sont longs mais permettent quand même de cueillir des baies séchées et de froisser du genièvre dans des petites théières de fonte

Ils ont connu, par ma barbe et ma moustache, que nous étions des gens à pied et que nous avions peur des chevaux

Ils ont compris, puisque je venais sans arme, que nos terres étaient riches et que nous n'étions pas menacés par des voisins ambitieux ou jaloux

Ils ont présumé, parce que j'ai souri en m'approchant d'eux, que nous étions des gens simples et sans arrière-pensées

Ils n'ont pas tout de suite saisi ma main quand je l'ai tendue : ils ont plutôt enlevé mon gant, tracé avec une lame fine une incision dans sa paume, puis, ne voyant rien couler, ils ont, avec leurs deux mains — ça

en faisait dix en tout — tenté de tirer l'un après l'autre chacun de mes doigts

Ils m'ont parlé, toujours le regard dans mes yeux, sans jamais discuter entre eux de ce qu'ils allaient me dire, et chaque chose que j'entendais de l'un semblait la suite de ce qu'un autre venait de dire, et on aurait dit que les sons étaient tous distincts même si les mots semblaient courts

Ils faisaient souvent des signes devant leurs yeux, sans jamais toucher leur front, et j'ai perçu une attention spéciale à laisser leurs doigts ouverts, comme s'ils n'avaient pas voulu former des poings avec leurs mains

Ils portaient des vêtements où alternaient le cuir et des fibres que je ne connaissais pas : elles dégageaient une odeur engageante et leur couleur livrait, sous la lumière du midi, des reflets moirés

Ils avaient tous les cinq exactement la même taille et ils n'avaient pas d'âge ; je veux dire par là qu'ils étaient tous également de n'importe quel âge

Ils avaient, sur la joue gauche, au-dessus de la courbe de la mandibule, une perforation ovale et légèrement rosacée, comme deux fines lèvres carminées, autour de laquelle la barbe ne poussait pas et dont je n'ai compris que beaucoup plus tard l'usage

Ils étaient probablement du sexe masculin, mais ce jugement est basé sur un préjugé qui n'a pas cours chez eux, comme je l'expliquerai plus tard

Ils n'ont pas paru m'interroger, ils n'ont pas fouillé mon sac, ils n'ont même pas réagi quand j'ai tiré de ma poche l'objet que j'étais venu leur offrir

Ils ont regardé tour à tour mon cadeau, avec leurs mains ouvertes de chaque côté ; il leur était donc difficile de tourner les pages et il fallait qu'ils s'aident l'un l'autre pour regarder chaque illustration

Ils se sont longuement arrêtés sur la dernière illus-

tration et, incrédules, ils ont insisté pour que j'en trace les principales lignes sur le sable à nos pieds

Ils n'ont pas paru m'entendre quand j'ai prononcé les quatre mots prévus : ils ont refermé l'objet que j'avais apporté et j'ai vu que les lignes que je venais de tracer sur le sol étaient maintenant reproduites sur le dos de leurs mains et qu'ils les regardaient sans surprise

Ils ont déposé mon cadeau sur une pierre plate qu'il y avait là et ne lui ont plus porté attention.

Une douzaine de voyages : comment partir à nouveau

En suivant avec le bout de l'index droit sur une carte imaginaire un cheminement qui remonterait à sept ou huit ans

En regardant par-dessus mes lunettes, mais de très près, les petits signes révélateurs d'un passage discret ou d'un secret imparfait

En tendant l'oreille pour saisir un léger frôlement dont quelques feuilles vibreraient encore et qui aurait obscurci le galbe d'une framboise

En fermant les yeux pour sentir plus intimement un fragment de mémoire en train de s'éloigner, lentement pour me laisser le temps de le rappeler

En levant le bras, puis en ouvrant la main, puis en écartant les doigts pour multiplier le profil de ma recherche et déclarer les frontières communes à toutes mes peurs

En penchant le front, le visage légèrement tourné vers la gauche, pour analyser, les yeux clos, la vibration perçue par le pied droit avancé sur le sol

En écartant, les mains ouvertes sur la table, les plis minuscules de la carte factice d'un pays frileux tracé en sanguine sur un souvenir de départ

En sifflant, les poings dans les poches, un air d'orgue de barbarie pour réduire l'ombre que fait le lampadaire blafard sur le flanc de la ville

En jetant par-dessus mon épaule les osselets usés et les étoiles vertes qui se sont détachés du tableau des jeux de mes secrètes cavernes

En séparant, les plus solides à gauche, les plus sérieuses à droite, et par-dessus, les plus jeunes accompagnatrices de mes excursions adolescentes dans la carte du désir

En choisissant à voix haute des itinéraires détournés vers les portes dérobées des caravansérails puants et en décidant au dernier moment de passer outre

En réclamant par écrit et sur un formulaire en trois exemplaires de couleur blanche, rose et bleue, dans une encre noire, le droit de revenir

Ainsi devrait partir le derviche, ainsi le bonze maigre, ainsi le diseur de cascades, ainsi le frère.

Extraits des carnets parisiens : les voyages en Italie

12 janvier 1989 Paris

J'ai signé environ cent vingt lettres pour lancer la levée de fonds pour *La trilogie des Dragons*. J'en aurai signé plus de quatre cents en fin de matinée demain. Rien que le texte du prologue, inclus dans un feuillet que j'envoie avec mes lettres, me laisse croire qu'il s'agira de quelque chose de merveilleux :

Je ne suis jamais allée en Chine. Quand j'étais petite, il y avait des maisons ici. C'était le quartier chinois. Aujourd'hui, c'est un stationnement. Plus tard, ça va peut-être devenir un parc, une gare ou un cimetière. Si tu grattes le sol avec tes ongles tu vas trouver de l'eau et de l'huile à moteur. Si tu creuses encore tu vas sûrement trouver des morceaux de porcelaine, du jade et les fondations des maisons des Chinois qui vivaient ici et si tu creuses encore plus loin tu vas te retrouver en Chine.

29 octobre 1989 Paris

Le petit froid croustillant des matins transparents de Paris l'hiver. Une impression de propreté et de santé. Envie de marcher, une écharpe autour du cou, des gants bien serrés autour des doigts (surtout cette rencontre de la soie et des vallées tendres qui séparent chaque doigt), des chaussures souples, et s'étonner de la petite vapeur du souffle. Recommencer la vie. C'est à ces signes dans le temps que le temps s'arrête un peu. C'est à ces symboles de la mort que la vie se rappelle d'autres hivers auxquels on a survécu. Toutes ces survivances, mises bout à bout, représentent la foi dans le printemps.

2 novembre 1989 Paris

Nous ne prenons pas de vacances dans les prochains mois, sauf pour le passage à Rome la semaine prochaine.

11 novembre 1989 Rome

Des églises, des places, des glaces et des chaussures. C'est donc Rome. Des amis qui accompagnent, écoutent et permettent de se sentir en sécurité. Les images d'aujourd'hui resteront. Je ne sais pas avec quelle précision et sur quoi je les plaquerai, quand je reviendrai à Rome.

Nous avons visité l'atelier de deux artistes, Bruno Ceccobelli (au troisième d'une ancienne fabrique de pâtes) dans une pièce parfaitement neuve, plancher de bois, plafond très haut, murs blancs, des tableaux qui ne sont ni *trans-vanguardia*, ni *arte povera*, ni même École de San Lorenzo, mais des compositions au fort symbolisme — des œufs, des yeux d'oiseaux, des traductions visuelles de la tradition antique comme *Suzanne et les Vieillards* — avec une vigueur qui me plaît, des noirs bitumineux, des formes de bois qui ressemblent à des couvercles de cercueils et représentent un homme à la tête bleue...

Puis un autre artiste, bien plus jeune, 25 ans peut-être, au sous-sol, en train de faire les photos du catalogue de son exposition de décembre : des pièces d'acier, des plaques de vitre, des morceaux d'ardoise, des miroirs. Il s'appelle Mauro Folci. Cet air timide mais fort des jeunes artistes ; l'allure des gens qui manipulent avec délicatesse des objets extrêmement lourds. Un désordre sans couleur, austère, prêt pour la froideur des grandes galeries qui sont comme des entrepôts où des femmes en noir porteront des yeux très maquillés sur ces objets qui ne sortent jamais de leur nuit métallique.

12 novembre 1989 Rome

Levés tard après le dîner d'hier soir, piazza Santa Maria, dans le Trastevere — là où vivaient J et J pendant deux ans et d'où une certaine lente bêtise bureaucratique les a chassés.

Nous sommes directement allés à une compétition de *skateboard*, sous un chapiteau, d'où Alexandre est sorti deuxième. Rock à percer les oreilles, atmosphère jeune et bigarrée, couleurs criardes, bruits des mots et des musiques au-delà de l'entendement. C'est l'Ambassade qui avait fourni les trophées...

Pendant le plus bruyant de l'après-midi, le père d'un des participants, correspondant d'AFP, installé en première rangée de ce hurloir, rédige tranquillement sur son ordinateur portatif le compte rendu d'une béatification à laquelle il a assisté au Vatican.

Puis à Saint-Pierre visiter la cathédrale. Ou est-ce une basilique ? Admirer *La pietà* et constater une fois de plus que pour légitimes que soient mes opinions et mes préjugés sur l'impardonnable luxe de l'Église, l'art est allé faire de grandes choses pour la Foi et les génies les plus grands ont été inspirés par cette machine abusive dont le grand tort sera toujours de s'être laissée distraire de son propos premier. Quelles dimensions, quelle force

dans les lignes et les perspectives, quels équilibres recherchés et trouvés au-delà des échelles habituelles !

Hier soir, nous avons brièvement visité piazza Navona, une église très large de façade mais sans profondeur, puis l'église de Saint-Louis-des-Français où des Caravage m'ont laissé dans une surprenante indifférence. Ils me rappelaient seulement des Velasquez, parmi les meilleurs du second rang. Rien qui se compare, même de loin, aux *Meninas* ou à la *Rendición de Breda*. Peut-être les *Hilanderas*, mais même là... Nous avons vu plus tôt, piazza del Popolo, un autre Caravage qui ne m'a rien dit.

Les cartes postales que j'ai achetées, du visage d'un christ en croix qui ouvre et ferme les yeux selon le déplacement du spectateur, resteront comme signes du mauvais goût qui prédomine autour du Vatican.

Dîner dans le Trastevere, chez Romolo, via Porta Settimiana, et entendre un granadino marié à une Japonaise qui chante des mélodies italiennes mais nous donne, à ma demande, puis sans elle, *La llorona*, puis un poème sur la distance entre la Lune et la Terre, qui est comme l'ouverture des bras de l'amant, puis une pièce flamenco, puis une autre chanson mexicaine, inconnue.

Au retour vers la maison, en route pour la Fontaine de Trevi que nous n'avons finalement pas vue, une grande rue est bloquée, une échelle de pompier est dressée vers un toit, un énorme coussin est placé devant un immeuble pour amortir la chute d'un suicidaire qui, selon des badauds, refuse de sauter et que la police poursuit sur les toits.

13 novembre 1989 Paris

Retour de Rome cet après-midi, chargé de salami, de mortadelle et de Rosso Antico. Lu dans l'avion *La contrebasse* de Suskind.

13 janvier 1990 Paris

Comme les vacances en Grèce semblent compromises, nous allons probablement aller à Venise et à Florence pour une semaine, du dix au dix-sept février. Histoire de nous dépayser, de livrer nos yeux à la culture ancienne et d'établir ce qui sera sans doute pour moi une première couche d'oubli des siècles passés auxquels j'ai tant de difficulté à prêter attention.

Des églises et des couvents, des musées et des palais ; mais pâtes et promenades, être ensemble, changer d'air.

4 février 1990 Paris

J'ai quelques jours pour commencer à lire *Le voyage du Condottiere* d'André Suarès, qui doit nous préparer à Venise et Florence.

9 février 1990 Paris

La veille du départ pour Venise. Est-ce que d'être allé là-bas va causer ce que tant de personnes me disent : quelque chose comme d'avoir lu Proust pour ceux qui aiment l'écriture ou écrivent ? Proust m'a en effet transformé. Je n'ai jamais écrit après *Du côté de chez Swann* comme avant.

Je me fais une idée de la cité lacustre qui correspond à du verre et des cabales, à des complots ourdis dans des caves humides ou derrière de lourdes tentures dans l'odeur nauséabonde des marées d'équinoxe. Que trouverai-je là ? Je me dis que si je reviens tel quel, j'aurai vieilli de mes habitudes parisiennes et je serai mûr pour le départ.

10 février 1990 Venise

C'est aujourd'hui le premier jour du carnaval et nous avons vu sur la place Saint-Marc parader et jouer ou danser. Dans un brouillard froid et humide, avec

quand même, malgré ce que j'avais lu, un grand nombre d'autochtones.

Chez Florian, la première consommation demandée en italien. Demain, la tournée des domaines des Doges. Je vieillis de toutes ces nouveautés et mon univers est de plus en plus construit de papier de riz : on m'entendrait sangloter si je ne faisais un effort continu pour couvrir les zones de ma solitude.

11 février 1990 Venise

Dîner à la Martini Scala, à gauche de la Fenice. Se promener la nuit dans ces ruelles réconforte et je me réjouis déjà de m'y retrouver un peu. Il me semble que la musique de Vivaldi donnerait à ces décors étonnants une résonance originelle.

12 février 1990 Venise

Pluie, vent, froidure, tout le mauvais temps que cette ville nie dans les livres nous attend au palais des Doges et au musée Correr, et à une galerie d'art moderne — enfin ! Dans les collections du musée Correr, un Breughel le jeune qui fait plaisir à voir, et quelques portraits réjouissants par leur franchise. Mais toute cette mythologie ennuyeuse ! Toutes ces déesses fessues !

En haut du campanile, en pleine pluie, on se sent comme livré à un supplice dont on ne connaît pas les étapes mais qui ne commence pas trop mal. La surprise de voir l'eau autour de la ville, mais aucun canal !

En soirée, à la Pietà, un concert Vivaldi/Bach sans grande inspiration, orgue et violon. L'impression, ramenée du conflit trompette/violon des Mariachi, que certains instruments ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Dîner de mortadelle et de pâtes, avec un Cabernet très doux ; le temps des vacances — où le froid et la violence du temps remplacent, ironiquement, la tranquillité du travail connu et facile — s'installe en moi : je n'ai

pensé qu'une dizaine de fois à l'Ambassade aujourd'hui ; neuf fois demain ?

Quelle ville, Venise ; si elle nous accueillait un peu...

En rentrant ce soir — près de zéro degré, j'en suis sûr —, des étoiles et une lune. Croirons-nous à un ciel bleu demain ? C'est presque la peine d'aller dormir rien que pour relever ce défi.

13 février 1990 Venise

Dans le brouillard du matin, distinguer Santa Maria della Salute, à peine. C'est ailleurs. Puis nous partons pour Murano, en utilisant le cinq, traversant le canal de l'Arsenal et en longeant le nord de la ville, puis le cimetière. Il paraît que Stravinski et Tchaïkovski y sont enterrés. Et qui d'autre ? Qui, parti pour mourir, ne voudra pas se reposer dans une île qui n'est que cimetière ?

À Murano, une île qui est des îles, des fabriques de verre où nous trouvons une bouteille comme une bulle, si légère, si légère, avec un bouchon de verre de couleur, pour le contraste, comme une main polie sur la bouche qui bâille une bulle. Comme une exclamation sur l'air que ne circonscrit qu'une idée de parois ; comme une étoile au-dessus d'un grand vide limitrophe du vide. Comment font les doigts pour toucher ce verre et savoir, sans même avoir à soulever la bouteille, que la pellicule est aussi fine ? Qui traduit pour les doigts ? Pourquoi croire, si je soulève avec les deux mains, que mes paumes seront moins tendres et, rien que pour caresser, feront éclater cette fiction ?

À un autre endroit, achat d'une boule de verre, un nouvel univers de cristal qui, achetée sur place, chez celui qui l'a faite, viendra répondre au dictionnaire de cristal qui, lui, vient de Prague.

Nous avons aussi marché jusqu'à l'Accademia, pour contempler des kilomètres de Tintoret et de Tiepolo et de Bellini et du Titien et du Véronèse. En particulier, une

extraordinaire *Translation du corps de Saint-Marc* du Tintoret, qui fait un pont magistral avec le moderne avec tout un pan gauche qui semble sorti de Delvaux ou de Magritte et qui montre des fantômes courant pour entrer dans un portique.

Visité aussi la Ca Rezzonico, un palais étonnant de luxe, de lumière et de froideur. Il devait falloir posséder des fortunes d'amis et des ressources inouïes de chaleur humaine pour habiter ces endroits sans déprimer.

Retour de Murano et repos, avant d'aller prendre, au Harry's Bar, à deux mètres de la porte de notre hôtel Grand Canal et Monaco, un bellini très bon suivi d'un repas hors de prix, pas mauvais non plus.

14 février 1990 Venise

Le brouillard si épais sur Venise, la promenade à San Zanipolo pour y contempler, dans cette église si lumineuse aux murs de brique et aux fenêtres hautes, dans un chœur large et une nef traversée de poutres de bois peint, les sarcophages des doges, « ces écrins de grave mortalité, les tombeaux gothiques », comme les décrit Suarès. Et il dit : « le sarcophage antique n'est plus lié à la terre ; l'urne lourde de la grande misère humaine est soulevée par un souffle invisible ; elle est affranchie de son poids. » « Et pourtant, avec quelle gravité ils sont suspendus aux parois de la nef, sous le dais de l'ombre. »

Et sur la place, le *Colleone*, de Verrochio, illustration de la couverture du *Condottiere* de Suarès. Il est là comme saisi au vol. Il ne caracole pas et ce moment de son mouvement semble tout à fait commun : il passait, en route vers quelque lieu bien plus important et le sculpteur a glissé sous lui ce socle et tout s'est figé, dans le naturel le plus élégant et le plus ordinaire. Comme dit Suarès : « il fend le siècle, repoussant la foule d'un terrible coup de coude. » Puis « la place roule dans la gueule de la nuit. Et seul, là-haut, sur le piédestal, le

sublime cavalier défie encore les ténèbres, et une flamme rouge fait cimier à son casque. »

Florence

Pour Florence, le charme n'a pas encore joué. Je n'ai rien vu, ou tout juste un marché en plein air où semblent se côtoyer les fausses occases et les vrais coups de chance. Blouson de cuir ? J'aime beaucoup ces objets de papeterie avec les motifs pastel : cadres et cahiers, crayons et agendas.

Mais le mystère de Venise demeure. Ces fantômes vus les autres jours. Hier encore. Silencieux, aux masques figés, aux yeux qui bougent, aux gestes lents, aux corps imprécis, au profil de satin flou... On voudrait dormir aussi beau et laisser que personne ne devine le cauchemar et l'angoisse, ou la simple ironie, l'autre côté du miroir. On voudrait maintenir ainsi un geste longtemps, puis le défaire avec une extrême lenteur, comme pour soi-même et réapprendre le nouveau geste avec lequel vivre la prochaine vie qu'on s'accordera sur la pellicule des touristes ébahis, admirateurs et émus.

Je suis dans cet hôtel comme dans un pensionnat le premier soir : je ne lui trouve que des défauts.

15 février 1990 Florence

Florence, c'est comme se dépêcher sans se presser. Il paraît qu'il y a tant à voir que quoi qu'on voie n'est qu'une fraction et tout reste à voir. Pas vrai, vrai.

J'ai monté les trois cent quatre-vingt-quatorze marches du campanile et ce que j'ai vu tout le tour, c'était une carte postale de ce qu'on voit du campanile de Santa Maria del Fiore. Du déjà vu extrêmement fatigant : les jambes m'ont flageolé pendant des heures. N. a fait les cent quarante premières marches.

L'église elle-même est impressionnante et immense mais rien là qui étonne le vieil anticlérique agnostique

que je suis. La finesse des constructions, le poids du luxe, les stratagèmes sacrificiels, les accumulations métalliques ou les jeux de pierre et d'or ont fait long feu dans ma tête cynique et derrière mes yeux volontairement myopes. Le miracle ne m'a donc pas frappé sous le Duomo : plus haut que le campanile mais je n'en aurais pas conquis les vingt premières marches après le premier sommet maîtrisé ! C'est au musèò dell'Opera del Duomo que j'ai trouvé quelque joie dans la pierre, dans le marbre en particulier avec des bas-reliefs d'enfants qui chantent, animés, indisciplinés et joyeux, pleins de verve qu'il est toujours surprenant de retrouver dans un matériau aussi lourd.

La galleria degli Uffizi, c'est le Prado retrouvé, et encore, avec une meilleure progression et sans le sentiment continuuel d'avoir raté des salles et des chefs-d'œuvre. Le long d'une galerie sans fin, aux plafonds de style florentin parfaitement conservés (ou restaurés), se succèdent des salles qui apportent le plus fin, le plus beau, parfois le plus étonnant de l'art des siècles qui ne m'ont jamais intéressé.

D'abord, dans la salle cinq, de Gherardo Starmina, une Thébàïde qui me donne envie d'écrire tout un roman décrivant, sans Dieu s'il se peut, les mille anecdotes que raconte cette toile. Il y a des vents adverses, des ours apprivoisés, des cavernes avec ermite, des dialogues et des harangues, des villages et des plaines, des choses telles que je me souviens que j'aurais voulu qu'il me les contât, ce prophète du Mercado de Sonora, à Mexico, qui se baladait dans la partie *hechicera*, avec son tableau sous verre pour pointer d'un petit bâton *éste tenía celos, ésta era madrastra de aquélla, ésta moria por amor, éste tenía fincas en la vega y éstos se casaron pero sin hijos...*

L'autre détail que j'ai vu, ce sont les marques subtiles des dents d'Ève dans la pomme qu'elle tient dans le tableau qu'a fait d'elle, à côté de celui d'Adam,

Cranach. J'ai déjà parlé dans un livre des sillons que laisse dans le fruit le sourire d'une femme partie.

Surprise aussi, mais dans le sourire plus que dans l'émotion, l'ange aux ailes rouges, et l'autre aux ailes à plumes de je ne sais quel oiseau (plutôt que le cul-de-poule qu'on suppose la base de toute cette aviation anthropomorphique) ; des ailes en œil-de-perdrix ? En paon ? Des commandites pour Boeing ou pour Airbus ? Des douillettes ou des oreillers ? Qu'est-ce qui sépare les anges des footballeurs ? N'y-a-t-il pas un Adidas pour chaque surface ? Mais l'ange de gauche, sans ailes publicitaires, sans ailes rouges, avait un fourreau pour son épée d'un rouge qu'une compagnie de cigarettes prendrait tout de suite comme symbole. Le titre : *I tre arcangeli e Tobiolo*, de Botticini et Venocchio.

L'état de grâce, ç'a été, dans la salle neuf, de passer la tête du côté de la suivante, bien plus grande, à l'éclairage tamisé (le reste du musée n'a pas trouvé son éclairage et bien des œuvres sont matraquées par le verre/plastique qui les protège, ou par des spots désolants) et de « sentir » (avec les cinq sens, comme s'ils étaient soudain tous impliqués) la force et l'intimité d'un message : *La Vierge du Magnificat* (en rond), *La Naissance de Vénus*, *Le Printemps* et *La Vierge de la Grenade*. Un mécréant comme moi trouve dans ces allégories et ces religiosités des élèvements qui m'approchent d'un air que je respire rarement. Il ne me vient à l'esprit maintenant, de ce type de miracle, que des paysages de la province de Cuenca ou la *Rendición de Breda* et *Las Meninas* de Vélasquez.

Après ces marques profondes, le Ponte Vecchio, le palais Pitti (fermé) et le jardin de Bodoli effleuraient à peine la peau sans caresser. Le pont en état de repavage, le palais immense et laid, les jardins sans surprise, plus près de l'alpinisme que de la promenade, aux antipodes d'Aranjuez.

Retour vers l'hôtel nous avons été déçus par les rues pleines de grandes boutiques bruyantes et étroites, sales et « commerciales ». C'est dans le marché San Lorenzo, s'il a un nom, à côté de l'hôtel, que j'ai acheté une serviette en cuir, héritière de celle achetée rue de la Pompe, à Paris, en 73, et un blouson de cuir noir, auquel j'accède à mon âge comme à une adolescence trop longtemps frustrée.

17 février 1990 Florence

Est-ce qu'elles m'ont jeté un sort, les gitanes qui ont tenté de me voler au moment où je leur donnais quelques pièces à la sortie de San Lorenzo (bibliothèque laurentienne, immense, sombre et sinistre) ? L'une d'entre elles, quand je lui ai donné deux cents liras, s'est immédiatement levée, en même temps qu'une autre s'approchait de moi et que tout un groupe d'enfants tentait de sortir du vestibule. En sentant tout ce mouvement exceptionnel, j'ai tout juste eu le temps de repousser la main qui, sous la couverture qui enveloppait un nourrisson, se glissait déjà à l'intérieur de mon blouson, vers la poche de ma chemise avec passeport, cartes de crédit et cent cinquante mille liras.

La journée a montré bien des choses, belles et nouvelles : le *David* et les ébauches de Michel-Ange pour la tombe de Jules II, le Baptistère, les tombeaux des Medicis et quelques promenades dans des rues dont le charme ne nous dit déjà rien de spécial.

Nous avons atteint un point de saturation dans la visite et le tourisme. Notre curiosité s'est émoussée et nous ne pensons qu'à rentrer. Ce que nous ferons tout à l'heure sans tristesse.

Rentrés à Paris. De nombreux petits réconforts, retrouver « la maison », ou ce qui en tient lieu de la façon la plus convaincante depuis déjà vingt-sept mois ; voir des œuvres d'art qui correspondent à du récent, à

du choisi, à du moderne ou de l'abstrait : retrouver l'art ; acheter des tulipes et déjà les voir faire les folles ; marché de la rue Poncelet, fromages chez Alléosse, du café à la Brûlerie des Ternes, les journaux chez M. Bertrand.